

Les banlieues d'Ithaque les vieux immigrés et le retour

Ali MEKKI *

**Heureuse est la métaphore ulyssienne
qui vient souligner ici les
épreuves de l'immigré, qui vont
de Charybde en Scylla
en mettant l'accent sur une figure
singulière du retour, *inch'allah*,
autrement dit un retour symbolique
exprimé par des conduites de rachat
auprès des leurs restés au pays.**

Tel Ulysse retrouvant intact Ithaque, le bon immigré rêve son retour au village. Mais devant les transformations — fondamentalement leur urbanisation — amenées par l'expérience de l'immigration, les immigrés inventent de "nouvelles figures du retour" : urbaniser leurs propres villages.

Qu'est-ce qu'un immigré qui ne travaille plus, qui ne rentre pas au pays, qui vieillit ailleurs et autrement, et souvent dans l'inégalité ? Ces questions montrent combien le vieillissement des immigrés en France est un paradoxe. Elles posent en effet les problématiques de la cessation d'activité, de l'absence de retour, d'un vieillissement anachronique et plus généralement des conditions de vie d'un non-national. Dans cet article, nous nous intéresserons à la problématique de l'absence de retour. Il se base sur un travail d'enquête auprès d'immigrés marocains âgés qui participent à des actions de développement de leur village d'origine (1).

Le retour, une construction théorique

Partie intrinsèque de la condition de l'immigré, le retour est la suite logique de la trajectoire idéale qui hante l'émigré-immigré (2) qui tient à se comporter comme il se doit. Un bon émigré-immigré est celui qui a mis la période de son immigration entre parenthèses. L'immigration est la période pendant laquelle l'émigré s'est efforcé de ne pas altérer ses comportements pour rester le même au départ qu'à l'arrivée, fidèle à ses promesses comme s'il ne s'absentait qu'un jour ou qu'un bref instant, le temps d'une course. Il est resté un bon musulman, il a envoyé régulièrement de l'argent et ramène à chacun de ses séjours des présents et des denrées rares à chacun des membres du groupe. Il a fait

* Sociologue, CREOPS, Manosque

construire une maison, il a donné de ses nouvelles et en a pris régulièrement du groupe. Il s'est rendu au pays à chaque événement local ou familial important. Même absent, il a géré ses affaires lui-même ou a délégué quelques membres du groupe dignes de confiance. Grâce à lui, tous ses enfants ont pu être élevés au pays dans la tradition. Il a les moyens de tous les marier. Aujourd'hui, retraité, cette trajectoire idéale lui permet un retour avec les honneurs parmi les siens, qu'il n'a somme toute quittés que temporairement. Il peut aller à la Mecque effectuer son pèlerinage, sanctionner un itinéraire et une conduite exemplaires et rentrer prendre place parmi les siens et les anciens. Cet itinéraire pensé comme idéal ressemble à l'Odyssée mythique d'Ulysse (3), premier émigré méditerranéen. Ne succombant à aucune déesse ou sirène, il rentre intact vers sa Pénélope. C'est ainsi que notre émigré-immigré, comme s'il croyait en l'éternité, comme si le temps était immuable et sans effet sur sa personne, idéalise sa propre trajectoire. La question principale, dans le vieillissement, est la question du retour, et plutôt celle de l'absence de retour.

Le retour est un construit véhiculé par les trois acteurs de l'immigration. En premier lieu, la "société d'accueil" produit un discours sur l'immigration qui n'est en fait que la pensée d'un Etat National sur une présence étrangère sur son sol. Cette présence ne peut qu'être provisoire et donc réglementée. De son côté l'immigré ne peut penser sa présence ici et son absence là-bas que comme étant limitées dans le temps.

Enfin, les pays d'origine ne peuvent produire sur les nationaux exilés pour des raisons économiques qu'un discours prônant le retour. Comme l'analyse A. Sayad, le "retour n'est, somme toute, que le retour à la norme, à la normalité, à l'orthodoxie, le reste, c'est-à-dire le contraire (l'émigration et l'immigration) n'étant qu'anomie, hétérodoxie, voire hérésie". Sur le même plan, le discours sur l'intégration n'est-il pas, lui aussi, non pas un retour mais un rappel de la norme ? Mais il s'agit d'un autre versant du débat.

Concrètement, que signifie le retour ? Retourner vers quoi, vers qui ? Posée ainsi, la problématique du retour croise celle de la transformation que le lieu d'origine a subi pendant l'absence de l'immigré. N'ayant pas eu à les vivre au jour le jour, ces transformations correspondent à des ruptures de fait avec l'ordre ancien, celui de l'enfance, celui de la jeunesse...

Les immigrés ont changé, ils s'en rendent compte à chacun de leur séjour au pays et ils mesurent l'ampleur des bouleversements. Retourner vers la terre, vers le bétail, c'est à cause d'eux qu'ils sont partis. Retourner vers le groupe, la famille, Pénélope et Télémaque. En fait, c'est toute l'économie des échanges qui a été bouleversée, notamment les relations sociales entre sexes et entre générations. Retourner vers le douar, le village, qui s'est soit déserté, soit transformé en une petite unité urbaine. Et s'il s'est maintenu en l'état, le village nécessite d'être urbanisé pour être viable.

L'avènement de la ville

L'événement central qui s'impose aux immigrés pendant leur immigration, c'est la ville et plus précisément la ville occidentale. Leur urbanisation correspond à une rencontre avec un système particulier de relations sociales qui va devenir un ensemble de valeurs qu'ils vont partager inégalement avec d'autres citadins.

On pourrait provisoirement définir ce processus comme l'influence décroissante des normes rurales dont ils sont porteurs devant l'omniprésence des normes de la structure sociale urbaine. Ce processus contient des négociations et des compromis que les immigrés vont consentir de la manière la plus viable pour chacun d'entre eux. Il est en partie inconscient c'est-à-dire qu'il se produit à l'insu des immigrés car il affecte, évidemment, les structures mentales. Comment des gens qui tiraient leurs moyens de subsistance de la terre vont-ils s'organiser en ville où les citadins font du commerce entre eux ?

Décider de venir en France pour rechercher du travail, pour nourrir sa famille tant les besoins en argent devenaient nécessaires était l'objectif initial. Ils ont trouvé du travail mais également une multitude d'événements de la vie quotidienne urbaine qu'ils ont vécus et qui ont tous été des expériences originales avec leurs conséquences sur le plan personnel. Prendre le train, le bus, l'avion, conduire, se plier à des horaires, au rythme de la ville et du travail ont façonné les immigrés et leur notion initiale du temps et de l'espace. La division du travail impose une nouvelle logique des comportements. Acheter du pain fait autrement et par d'autres, c'est déjà s'engager dans une autre logique de consommation et de production. Selon son statut et ses moyens, il est des modes différents d'appartenance ou

de non appartenance à la ville, selon qu'on réside au centre ou à la périphérie, qu'on est célibataire géographique, logé en foyer de travailleurs ou en famille vivant dans une cité HLM ou bien résidant dans les beaux quartiers. De ces positions, de ces relations découlent des formes de territorialisation, des individus et des groupes sociaux ainsi que des trajectoires urbaines différentes.

C'est ainsi que fréquenter des bars maghrébins, participer à la constitution de lieux de prière, se regrouper au marché, sur les bancs publics, sont autant de manières d'occuper la ville qui sont aussi autant d'histoires originales. Ce sont des espaces urbains produits de certaines formes de ségrégation urbaine mais où également les immigrés ont reproduit et produit une micro société avec ses commerces, ses formes d'aides et d'entraides, ses modes de communication, un marché matrimonial, des relations fortes avec le pays. Ces espaces urbains peuvent devenir des enjeux considérables (exemple : la Goutte d'Or à Paris ou le quartier Belsunce à Marseille, quartiers à très forte densité maghrébine).

Quitter une histoire, les lieux de sa naissance, de son enfance, de son adolescence et devoir les retrouver après trente années d'absence, comme si tout et tout le monde étaient restés intacts, relève de l'illusion. L'expérience qu'ils ont eue de la France, ajoutée aux transformations concrètes qu'ils ont subies, les dotent des appareils de la modernité. Elle les fait représenter et être des hommes de progrès. Aussi, sont-ils repérés à leurs manières de se vêtir, à leur démarche, à leur manière d'être différents à la ville en France et au Bled. Ils sont très critiques vis-à-vis de la société d'origine et encore plus de la société rurale. Ils font trois types de critiques.

Ils n'apprécient pas la corruption et l'arbitraire, sports favoris au Maghreb, et notamment là où ils le vivent le plus, à savoir aux postes de douane et de police, et dans l'administration en règle générale. Leur expérience d'immigré est aussi une expérience du droit et de l'expression. Certains d'entre eux ont eu une pratique syndicale, ont participé à des mouvements de grève. Ils savent de ce fait, ce qu'est le droit même s'ils ne se le font pas appliquer.

L'autre critique concerne l'état sanitaire et social. En France, ils ont intégré des notions de protection sociale et sanitaire, et ont pris des habitudes de soins.

Ils sont donc de ce fait, amenés à entretenir des relations nouvelles avec leur corps et avec la maladie.

Enfin, leur expérience de l'organisation du travail en France les conduit à formuler des critiques sévères sur la manière dont on travaille là-bas (horaires, outillage, compétence).

Les critiques de ces êtres transformés alimentent une dynamique dans les débats entre tradition et modernité au village. Elles sont les témoignages de leurs expériences en France et peuvent générer de l'envie, mais elles peuvent aussi être insupportables au groupe qui peut les interpréter comme des reniements de soi et/ou des signes d'allégeance à l'ancienne puissance coloniale.

Ces transformations, subies à leur insu, les surprennent au moment de décider s'ils rentrent ou pas. Cela révèle leurs autres contradictions, celle d'avoir dit que leur immigration était provisoire et qu'ils restaient fidèles à eux-mêmes. Ils ont cru qu'à rester entre eux, à travailler entre eux, ils pouvaient tenir le choc de la contamination, ne pas être transformés, ne pas voir leurs comportements, leur manière d'être, d'agir et de penser subir des modifications. Prétendre rester le même était une illusion car leur vie d'adulte s'est complètement déroulée en France, avec elle, à son rythme, dans le travail, en ville, dans la rue, dans la chambre ou l'appartement, seul ou en famille, entre eux certes mais dans un entre soi, éloigné de chez eux.

Toutes les raisons que je viens d'évoquer invitent les immigrés à garder le retour comme hypothèse éternellement posée et donc possible. L'absence de retour n'est pas une décision prise définitivement. N'importe quel émigré immigré vous dira : "Un jour, je rentre. Inch Allah". Mais patiemment, tout au long de ses années d'immigration, il va se construire une idée du retour qui va être viable pour lui, un retour qui lui permette de ne pas renoncer à l'immigration.

Les nouvelles figures du retour

L'absence du retour est, elle aussi, une construction. La seule façon que l'immigré a de rentrer au pays sans renoncer à l'immigration est de se construire un "entre deux" viable. Parce qu'ils sont devenus des citadins, ils ne peuvent, pour continuer à être ce qu'ils sont devenus, sans perdre ce que leur ont apporté les

lieux où ils ont vécu, que s'urbaniser au pays ou urbaniser leur village. Cela leur permet de renouer avec les rapports sociaux urbains qu'ils ont acquis pendant leur immigration.

Cependant, ceci ne s'est pas imposé comme une évidence de vie au moment de prendre la retraite. Cette perspective s'est construite avec lui, patiemment, jusqu'à une forme élaborée, révélée par une enquête réalisée auprès d'immigrés Marocains du Souss et qui sert de base à nos hypothèses concernant la forte liaison entre retour et urbanisation.

Dans cette enquête réalisée auprès de 210 immigrés Marocains, en grande majorité des hommes d'un certain âge, (plus de la moitié ont plus de 50 ans) et 70% d'entre eux sont célibataires géographiques, la question centrale posée était de savoir quelles étaient leurs motivations à financer à hauteur de 40%, l'électrification de leur village d'origine, la construction de barrages, de dispensaires, de routes, etc.

Qu'est-ce qui motive un immigré originaire d'un monde sous-développé et installé dans un pays développé, à participer aujourd'hui dans son village à des actions de développement financées en partie par lui ? Emigrer, quitter sa terre, son sol natal, son groupe pour réussir individuellement, ou du moins pour s'extraire de la misère collective devient au regard de ceux qui sont restés, mais aussi envers eux-mêmes, une défection, un abandon voire une trahison. Cet abandon doit être réparé et plus le provisoire a duré, plus grandes doivent être les conduites de rachat. C'est à la lumière de ces conduites de rachat, de la solidarité mécanique avec son groupe, de la modernité à laquelle les immigrés ont accédé, qu'il faut analyser les motivations des immigrés à s'impliquer dans ces projets de développement. Ces raisons entrent en écho avec celles évoquées plus haut, à savoir le besoin de rapports sociaux urbains et l'expérience d'une nouvelle division du travail et du progrès. Dès que les villages ont été électrifiés, les immigrés ont installé frigo, parabole, télévision, électro-ménager.

Urbaniser le village d'origine permet de remettre l'idée du retour au goût du jour, de la moderniser. L'immigré estime qu'une fois son village électrifié et parabolisé, les conditions vont être réunies pour retourner au village. Le principal est d'y croire et lui y croit, cela permet de tenir le coup, l'idée de retour n'étant là que pour cela.

En même temps, nous assistons là, certes sur le tard à une mutation du rôle des immigrés. Après avoir participé au développement industriel de la France, ils participent aussi à la fin de leur cycle migratoire, c'est-à-dire aussi au moment où ils sont le plus fragiles (âgés, chômeurs, faibles ressources) au développement de leur pays d'origine. Dépassant l'envoi d'argent et de denrées rares, ils interviennent directement, non seulement dans le processus économique villageois et urbain mais aussi et surtout dans son progrès technique et social.

Soyons clairs, s'ils veulent des changements au village, c'est pour s'y retrouver. S'y retrouver, ce n'est pas retourner, c'est avoir l'intime conviction du retour. Ce n'est pas retourner à l'état originel, c'est donner des gages de proximité à ses origines. C'est un entre-deux dynamique. Cet entre-deux est constitué d'un foisonnement réel de volontés d'agir pour le pays et d'être ce que l'immigration a fait d'eux.

L'atout des vieux immigrés vient du fait que leur longue expérience d'ici et de là-bas les a doté d'une appropriation de deux systèmes dans lesquels ils sont les seuls à pouvoir évoluer en parfaite connaissance des lieux et des milieux comme des poissons dans l'eau. Ils sont devenus des courroies de transmission du progrès technique et social dans leur village. Le développement incarne alors un idéal parfait pour couronner une vie d'émigré-immigré. On ne retourne pas à Ithaque mais dans sa banlieue.

■

(1) Les motivations des immigrés dans le développement de leur village d'origine. Creops 1997.

(2) Cette expression est tirée de l'article d'A. SAYAD, les trois âges de l'immigration, Actes de la Recherche, 15/06/1977. Elle traduit le fait qu'un immigré est avant tout un émigré.

(3) Je dois à SAYAD, la référence à l'Odyssée, antérieurement à son article posthume et à la lecture de l'article du philosophe Jean Borrel "L'impossible retour à Ithaque".

(4) Le retour, élément constitutif de la condition de l'immigré, A. SAYAD - Migrations Sociétés - N°57 P.45 - Mai/Juin 1998 article paru à titre posthume.